

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire — Dom Bosco et les Salésiens dans la République de l'Equateur — Assemblée Générale des Petites Conférences de Paris, à l'Oratoire Salésien St. Pierre-St. Paul de Ménilmontant — Au jour le jour: L'Orphelinat St. Gabriel, à Lille — Voyage au Chili de Mgr. Cagliero (Suite) — Bibliographie.

DOM BOSCO ET LES SALÉSIENS dans la République de l'Equateur.

Il existe, ailleurs que dans les rêves et les espérances de bien des gens, une République vraiment chrétienne: nous avons nommé l'Etat de l'Equateur. L'héritage de foi que lui légua la mère-patrie a rencontré une bonne terre; et les efforts des sectes impies n'ont pu empêcher la magnifique floraison d'esprit catholique dont Garcia Moreno fut l'ouvrier et le martyr.

Dieu ne meurt pas, s'écriait-il en tombant sous le poignard des ennemis de Dieu, de son Eglise et de ses Saints.

Non, Dieu ne meurt pas. Il vit dans les âmes par le souffle d'en-haut, qu'y entretient son divin Esprit; mais les peuples aussi ont une âme: pour savoir où elle en est avec Dieu, il n'y a qu'à regarder une nation dans sa vie surnaturelle.

Dieu n'est pas mort dans l'âme du peuple de Garcia Moreno. Un sang généreux, versé pour la plus grande des causes, n'est jamais inutile. Le Cœur de Jésus, entr'ouvert par la lance, a laissé couler l'eau qui purifie et le sang qui rachète. Garcia Moreno avait enfoncé au cœur de son peuple une flèche dont beaucoup ont peur: *le règne social de Jésus-Christ*. Des plaies comme celle-là, guérissent toutes les langueurs. Et maintenant, le mouvement chrétien se poursuit avec vigueur; les choses de Dieu étendent chaque jour leur rayonnement salutaire; on cherche à donner de plus en plus ce pays à Jésus-Christ.

Ces préoccupations de l'ordre surnaturel ne sont pas seulement celles du clergé: l'impulsion descend des sommets de l'autorité civile.

Dom Bosco en a en ce moment une preuve qui le reconforte et le console grandement.

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Quito, dans son dernier voyage en Europe, a demandé une fondation Salésienne. Cette démarche a un caractère officiel: le Président de la République a daigné imposer aimablement au premier Pasteur de la capitale le succès complet, en lui faisant une obligation de revenir sinon avec des Salésiens, du moins avec l'assurance d'en avoir bientôt.

Dom Bosco ne pouvait guère refuser. On lui aurait objecté la devise de sa Congrégation: *Da mihi animas*; dès le moment qu'on lui offre des âmes, il doit s'incliner, faire signe à la Providence et aller de l'avant. Tout est décidé. Les nombreuses Maisons d'Italie, de France et d'Espagne compteront bientôt une sœur de plus dont le berceau sera salué, aimé, béni, comme l'est toujours celui du cher petit que le bon Dieu accorde encore, à une famille déjà nombreuse.

Le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, le Chili, la Patagonie et la Terre de Feu ne seront plus un sujet d'envie pour l'Équateur.

Dans les premiers jours d'octobre, un nouvel essaim se détachera de la ruche Salésienne: quelques uns des fils de Dom Bosco diront à leur Père un adieu qui sera peut-être le dernier. Pauvres là-bas comme ils l'étaient ici, ils répandront à pleines mains les trésors d'un dévouement auquel rien ne résiste.

Cette fondation, rapprochée de celle que le Chili vient d'accueillir avec une si grande joie, revêt, en raison des temps, un caractère d'importance tout particulier. C'est un événement religieux, social, économique, singulièrement significatif.

Ces trois notes s'harmonisent d'une manière admirable. Les réaliser dans leur plénitude relative est le but de toutes les intelligences qui cherchent à replacer le monde dans son axe social. Quelques mots suffiront à établir l'unité et l'opportunité de ce but.

∴

Les Salésiens auront à l'Équateur un double moyen d'affirmer l'influence de l'esprit religieux sur l'éducation d'un peuple: *Oratoires, Missions*.

Da mihi animas, leur dit Dom Bosco. Il garderont à Dieu les âmes qui le connaissent; il lui donneront celles qui ont encore le malheur de l'ignorer.

Dans les Oratoires, ils feront ce qu'ils font partout: *prier, agir, souffrir*. C'est le programme et la vie d'une autre Congrégation dont le champ d'action est tourné surtout du côté du ciel: là, on prie, on agit, on souffre pour *donner* à Dieu les âmes du Purgatoire (1). Ce programme

(1) *Dames Auxiliaires des âmes du Purgatoire*. Sous un habit séculier, ces admirables religieuses se consacrent à des œuvres de charité entièrement gratuites. Chez les malades, elles paient de leur personne

comprendre précisément les trois marques auxquelles St. Laurent Justinien reconnaît les amis de Dieu: *Libenter de Deo cogitare, pro Deo dare, pro Deo pati*.

Les Salésiens offrent spécialement à Dieu les âmes de la terre. Mais ne doivent-ils pas *prier* pour les obtenir? Et s'ils cessent d'*agir*, eux dont la part est surtout celle de Marthe, Dom Bosco voudra-t-il les reconnaître pour ses enfants, lui qui ne s'est jamais reposé?

Enfin, ni la prière, ni l'action ne les dispenseront jamais de *souffrir*. Je n'ignore pas qu'on les reçoit partout avec honneur, qu'on les entoure d'égards, qu'on ne leur ménage point les attentions délicates, que rien ne leur manque en un mot, parceque toujours et Dieu et les hommes les ont appelés comme d'une seule voix.

Mais après? Ils n'auraient point d'épreuves? Et l'exil, même quand on regarde en-haut, n'est-il pas une immolation? Et les contradictions, les mépris, la haine, tout ce à quoi notre Jésus n'a pas échappé, ses disciples en seraient exempts? Et les ennuis de tout genre, les tiraillements de tout ce qui commence, surtout avec la grâce, les dégoûts, que sais-je, tout ce qui fait souffrir, en un mot, tout cela, les Salésiens ne le connaîtraient pas? Mais ce serait une révolution dans l'histoire des choses divines; ce serait la première fois que Dieu oublierait de marquer au front avec des épines les œuvres qui viennent de lui. Cela ne s'est jamais vu: c'est impossible.

Les fils de Dom Bosco doivent prier, agir et souffrir. C'est beau, c'est bon; mais encore faut-il qu'on puisse le faire.

Une aimable disposition de la Providence y a pourvu. En même temps qu'ils travailleront, à Quito, d'abord, puis dans les autres villes de l'Équateur, à former la jeunesse dans des écoles professionnelles où l'on aime le bon Dieu, ils iront aussi moissonner d'autres âmes, auxquelles personne encore n'est allé rompre le pain de la parole de Dieu.

Il y a, dans les gorges des hautes montagnes de l'Équateur, des tribus populeuses

et de leur bourse: elles organisent aussi des ouvriers pour les jeunes filles, des réunions chrétiennes pour les femmes, et savent, en un mot, aimer leur prochain de la meilleure manière. Elles font toutes le vœu héroïque en faveur des âmes du Purgatoire. Maison-mère à Paris. Pour connaître les merveilles de cette institution, déjà répandue au loin, lire la belle et édifiante *Notice sur la Mère de la Providence* (in-12, Lecoffre, Paris, 3ème édition).

qui ne connaissent point le nom de Jésus. Elles ont échappé jusqu'ici, au zèle d'un clergé admirable, mais insuffisant, occupé à sauver ceux *qui périssent en Israël*. Dom Bosco est déjà entré, en Patagonie et à la Terre de Feu, dans ce mouvement d'apostolat qui enserre peu à peu dans son étreinte divine toutes les parties du monde à la fois, et dans chacune d'elles, les coins les plus reculés. Il veut maintenant, dans la personne de ses fils, aller poursuivre jusque sur leurs cimes sauvages les pauvres peuplades du fond de l'Equateur. Cette chasse des âmes est touchante: c'est un des caractères de notre siècle et une de ses plus saintes gloires; il semble que parmi les amis de Dieu, c'est à qui le dédommagera des pertes subies dans son antique héritage, en lui offrant chaque jour de nouvelles conquêtes.

Au brasier de foi qui réchauffe encore les vieilles chrétientés, un incendie dévorant s'est allumé: il gagne, de proche en proche, les derniers retranchements du paganisme et de l'erreur. La liste des maternelles allégresses de l'Epouse de Jésus-Christ, n'est pas près d'être close. Entre mille triomphes qu'on y peut lire, on trouve celui de la race maudite qui vient de donner à notre Jésus des témoins doux et fiers; l'Eglise, toujours debout sur les promesses divines qui la soutiennent, voit passer les âges: mais elle pouvait se croire rajeunie de soixante siècles, en apprenant le martyre de ces chrétiens bénis, pauvres noirs perdus au fond de l'Afrique et dont l'apostolat français est allé faire des héros.

Tous les dévouements ont des grâces qui les attendent. Les Salésiens ne tarderont pas à le voir; ils auront des âmes et beaucoup: les enfants de la famille, dans les Oratoires; les infidèles, dans les Missions. La prise de possession de l'Equateur par Dom Bosco, sera donc le gage d'une conquête pacifique où les intérêts surnaturels d'un peuple profondément religieux trouveront surtout leur compte.

C'est ce que nous avons à cœur de signaler en premier lieu et plus que toute autre chose.

*
* * *

Mais l'Eglise, que le temps ne presse point, ne laisse aucune œuvre inachevée.

Société parfaite par son origine et dans sa constitution, elle tend essentiellement à *informer* la société des âmes, en faisant de la vie d'ici-bas l'image de la vie d'en-

haut, qu'elle a pour unique but de préparer. Les Salésiens emportent dans tous les pays un mot d'ordre que nos temps ne connaissaient plus, peut-être parce qu'il est coupable d'avoir été l'âme du moyen-âge et d'en avoir édifié la grandeur: *santification du travail*.

Quand on l'a obtenue, le travail est réhabilité. L'ouvrier comprend sa grandeur chrétienne, mais demeure paisiblement sur le degré de l'échelle sociale où la Providence l'a établi; le noble désir de voir ses efforts récompensés le stimule sans le troubler: il a le cœur à l'ouvrage, mais ne connaît point l'envie. L'instruction professionnelle, donnée paternellement, avec sagesse, cultive l'homme tout entier dans la mesure convenable à chacun. Devenus maîtres de leur tête et de leurs bras, des enfants ainsi élevés prennent dans leur pays une place que personne n'oserait leur contester.

A ce point de vue les générations ouvrières que D. Bosco va former, à Quito, d'abord, puis sur tous les points de la République, ne peuvent manquer de jouer un rôle prépondérant dans l'avenir d'un pays qui réserve au monde bien des surprises.

Dès les premières lignes de cet article, le nom d'un héros, martyr du droit chrétien, tombait comme naturellement de notre plume; il avait donné à son peuple une impulsion merveilleuse qui ne s'est pas sensiblement rallentie. On ne pourra jamais faire le reproche de laisser aller à la dérive l'œuvre de Garcia Moreno, au Gouvernement qui envoie l'Archevêque de Quito demander du secours à D. Bosco.

Il la continue, cette œuvre, grandement et fièrement, en lui assurant les ressources ingénieuses du zèle catholique, qui une fois de plus a su se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Les efforts par lesquels l'Equateur cherche à modeler son état social sur l'Evangile, doivent nécessairement y amener, dans la plénitude de sa force vivifiante, le règne du divin Crucifié.

C'est la seconde espérance que porte avec elle la venue des Salésiens.

*
* * *

Mais ces efforts auront une autre récompense. Les nations sont jugées en ce monde: elles y trouvent, suivant leurs œuvres, les triomphes ou le châtement.

La République de l'Equateur mérite les bénédictions accordées par Dieu aux Etats

qui le reconnaissent en le mettant dans leurs lois et dans leur cœur. Et ces bénédictions sont proches. Il est permis de penser qu'elles vont revêtir la forme d'une très grande prospérité matérielle. Un événement va s'inscrire parmi ceux qu'aucun siècle ne saurait oublier. Pour la seconde fois, le hardi concept et les vœux in-comptables d'un Français de génie, vont, en quelque sorte, changer la face du monde.

Le canal de Panama, en effaçant des distances énormes, réunira des peuples qui ne se voyant guère, se connaissaient bien peu. Les travaux nécessités par une entreprise aussi gigantesque, ne sont rien auprès du bouleversement économique dont nous serons les témoins émerveillés. Les Républiques d'origine espagnole et portugaise, encore frémissantes de leurs profondes agitations politiques, en sont déjà à étonner le vieux continent par des audaces que les trésors d'une terre opulente, encouragent à toutes les témérités.

Peut-on calculer l'importance et l'étendue d'une transformation aussi complète et aussi soudaine? Peut-on en prévoir les conséquences de tout genre? Répondre à ces questions nous entraînerait bien loin de notre sujet. Bornons-nous à constater une probabilité que personne ne trouvera hasardée : les destinées économiques de l'Equateur vont s'orienter vers un progrès qui ne se fera pas attendre.

Mais la richesse ne retient pas toujours près de Dieu: la République chrétienne de Garcia Moreno le sait et se tient sur ses gardes.

Elle affermira son existence sur des bases inébranlables en s'attachant étroitement au règne social de Jésus-Christ — le corps social recevra l'éducation morale qui rend le travail honorable et honoré — il n'en faut pas davantage pour assurer l'usage selon Dieu, de la prospérité, quelque grande qu'on la suppose.

La nature même de leur vocation assure à Dom Bosco et à ses fils un rôle et une action, modestes, sans doute, mais indéniabiles, dans cette triple expansion, religieuse, sociale et économique, de l'Equateur.

* * *

Cette perspective est bien de nature à enflammer le zèle de ceux qui vont partir. Ils emporteront, du reste, des bénédictions spéciales de leur Père.

Quand il voit s'éloigner les Benjamins de sa famille religieuse, il connaît, lui aussi,

les angoisses de Jacob. Moins heureux que le saint patriarche, il ne peut se promettre de les revoir: les ans viennent, un à un, lui défendre cette espérance et bien d'autres encore. Il se console un peu en tâchant de les aimer plus fort, en les suivant de plus près, par la pensée et par la prière, dans leurs labeurs apostoliques, au-delà des mers.

Le temps et les fatigues ont courbé le corps du bon Père; lui, si alerte autrefois, en est réduit à compter à chaque instant avec ses pauvres jambes: la tête et le cœur n'ont point changé. Il cherche sans relâche à faire pour Dieu ce qu'il sait devoir lui procurer un peu de gloire; et il trouve toujours un nouveau moyen de témoigner à son prochain un amour qui est sans bornes.

Mais, faute de ressources, il doit rester souvent *homme de désirs* et rien de plus. Nos admirables Coopérateurs nous ont compris..... Ils ne l'ont pas oublié: c'est à Paris que Garcia Moreno a retrouvé la foi pratique qui a fait de lui un héros d'un autre âge. On sait quelle haute idée il avait emportée de la France catholique, à laquelle seule il demanda des religieux et des religieuses quand il put compléter son œuvre, en remettant la religion à la base de l'éducation nationale. Il donnait pour raison de cette préférence, que les Français possèdent le don de faire le bien sous toutes les latitudes. Nos généreux bienfaiteurs ont une occasion de le prouver une fois de plus et sans sortir de chez eux: ils n'ont qu'à répondre, comme ils l'ont toujours fait, par une sainte prodigalité, au cri de Dom Bosco, qui est celui de Dieu même: *Da mihi animas, Donnez-moi des âmes.*



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
des Petites Conférences de Paris
à l'Oratoire Salésien Saint-Pierre-Saint-Paul
de Ménilmontant.

La nature de ce compte-rendu et le nom de l'auteur, deux raisons qui plaident éloquemment une prompt insertion: mais les lettres du Chili ont accaparé le *Bulletin* d'une façon inusitée. Le jeune et spirituel avocat, à qui nous devons ces lignes délicates, nous pardonnera facilement, nous le savons: il a pris assez de peine pour garder l'*incognito*; mais nos chers Coopérateurs seront bien certainement tentés, après lecture, de nous en vouloir un peu, par la raison qu'on ne doit pas garder si longtemps les bonnes choses. Pour les désarmer d'un seul coup — si

c'est possible — nous voulons leur épargner une reconnaissance anonyme. M. A. Michel les a mis en goût; il en supportera les conséquences. On ne fait pas plaisir impunément. Il va de soi, que la prochaine fois nos lecteurs attendront beaucoup moins: c'est la conclusion logique de notre amende honorable.

« Soyez joyeux ! » dit à ses enfants notre révérend Père Dom Bosco. Pour mettre ce conseil en pratique, nous célébrons, à Ménilmontant, fête sur fête. Le dimanche, 22 mai, c'était une solennité d'un genre particulier.

Chaque patronage de Paris possède une *Petite Conférence*, composée des plus assidus et des plus pieux parmi les membres de l'Œuvre, dont le but est la visite des pauvres.

Toutes ces conférences, reliées entre elles par le Conseil de Paris, à la tête duquel est placé M. le docteur Michau, se réunissent deux fois par an dans des assemblées générales qui se lient tantôt dans un patronage, tantôt dans un autre. Celui qui a l'honneur de recevoir ses camarades, s'ingénie à rendre la séance très intéressante, en choisissant pour président un personnage connu, en s'assurant le concours d'un rapporteur spirituel, en préparant des chants magnifiques.

Le dimanche, 22 mai, c'était au tour des petites Conférences de Ménilmontant (car nous en avons deux: l'une formée d'artisans, l'autre d'écoliers) de recevoir les jeunes confrères. Il s'agissait de se tenir à la hauteur de la situation.

On se prépara à l'avance, et pour avoir, sinon du nouveau, du moins de l'inédit, on résolut d'en composer. Ici, les poètes abondent, tout le monde est musicien, plus ou moins. La *grande Commission des Beaux-Arts*, composée de monsieur le Directeur et de trois chefs de musique (ce n'est pas trop pour tant d'artistes) se réunit, se creusa les têtes, les idées s'entre-croisèrent, et du choc jaillit la lumière. On décida qu'on composerait un chœur reproduisant la journée de l'ouvrier: le réveil, la prière du matin, le départ pour l'atelier, la rencontre des camarades, le travail; puis, comme seconde partie, la reprise du travail, la retraite, le retour dans la famille et la prière du soir.

La tâche n'était pas facile, mais *audaces fortuna juvat*: d'ailleurs il fut entendu que pour mieux faire comprendre l'œuvre, on l'expliquerait dans un programme détaillé, et l'on se mit au travail, tous et partout. Les vers du chœur des Marteaux, les mieux frappés, furent faits en omnibus par un confrère, ami de la muse.

On travailla si bien, que paroles et musique étaient complètement écrites *quatre jours* avant la séance, et que le 22 mai, jour de la réunion, on n'eut, détail remarquable, qu'à répéter deux fois les chants sus entièrement presque depuis deux jours.

Pendant ce temps, notre cher directeur avait obtenu de Mgr. d'Hulst, si aimé de nos enfants, qu'il vint présider la fête; Monsieur Fliche, fondateur avec M. l'abbé Pisani de notre Patronage, aujourd'hui avocat à la Cour de Paris et président de la Conférence de Belleville, avait ac-

cepté, avec son habituelle amabilité, les fonctions de rapporteur.

Le jour de la séance arriva: nos jeunes confrères en firent autant: à huit heures précises du soir tout le monde était là.

On se rend dans la salle des fêtes, brillamment pavoisée; Mgr. d'Hulst prend place au fauteuil de la présidence, ayant à ses côtés M. le docteur Michau, M. Fliche, M. l'abbé Pisani, MM. les abbés: Cauroy, assistant, et de Prévilles, maître des Novices des Frères de St. Vincent-de-Paul, les aumôniers, présidents et directeurs des patronages, les membres de la Grande Conférence de Saint Vincent-de-Paul de Ménilmontant, etc., et la séance commence. Après la prière et la lecture, chœur, le fameux chœur. La prière du matin est écoutée avec recueillement; les ouvriers partent en chantant, rencontrent bientôt leurs amis et les saluent aux cris de: « Tiens, voilà Mathieu. » Toute la salle rit, applaudit. Nous sommes sauvés: on nous a compris (le programme est d'ailleurs dans toutes les mains). C'est le triomphe de la musique expressive.

Un de nos confrères se lève alors, et proclame les noms des membres admis pendant le semestre dernier, puis Monsieur Zobel, ancien président de notre patronage, lit une statistique fort intéressante: c'est l'état des caisses: pas un seul déficit!

« La parole est à Monsieur Fliche, rapporteur! » (Mouvement d'attention, comme disent les comptes-rendus officiels). C'est avec un grand plaisir qu'on a écouté ce rapport substantiel, rempli d'anecdotes édifiantes (hauts faits des petites Conférences) racontées avec un esprit délicat, égayé par de fines saillies qui amenaient le sourire sur les lèvres.

Le rapporteur se plaint de ne voir aucun déficit dans les budgets des petites Conférences: la plus pauvre possède encore en caisse 48 centimes! « Oh! le bon temps, dit-il, où l'on acclamait au passage le nom des conférences qui n'avaient pas calculé en faisant la charité, qui avaient donné tout ce qu'elles possédaient, et plus encore! La générosité du Conseil de Paris ne savait-elle pas combler les vides? »

M. le Président du Conseil de Paris hoche la tête, et quelques assistants paraissent scandalisés de cet éloge du déficit: ce sont les trésoriers. Le trésorier d'une petite Conférence est un être à part, placé là par la Providence pour arrêter les élans généreux, mais quelquefois irréflechis de ses confrères; il n'aime délier les cordons de la bourse que pour y mettre de l'argent. On l'a célébré dans une chanson qui court les patronages:

On rit d'un humble personne
D'un certain mond' je suis l'paria
Il n'est pas d'surnoms qu'on m'donne,
On m'appelle juif ou rapia...
J'n'en veux jamais qu'à la poche
Et j'suis content d'mon prochain
Quand il m'donn' de la main gauche
C'qu'il m'a r'fusé d'l'autre main.

Après le rapport, nos artistes entonnent un chœur, et Monsieur le Président prend la parole.

Il fait l'éloge des membres des petites Conférences qui soulagent les misères morales plus encore que les misères physiques des pauvres qu'ils visitent, et ramènent souvent dans le droit chemin par leurs paroles et leurs exemples, des âmes égarées. Puis Mgr. d'Hulst se déclare ferme partisan de l'équilibre budgétaire. « Les petites Conférences, dit-il, doivent être les *passoires* de la charité, c'est-à-dire répartir ce qu'elles recueillent » et les trésoriers, qui ne demandent qu'à boucher les trous de la passoire pour que le contenu s'échappe très lentement, les trésoriers applaudissent.

Monsieur le docteur Michau se lève à son tour. Il possède, dit-il, une éloquence persuasive qui sort de la poche. Ses paroles résonnent agréablement aux oreilles, car elles sont accompagnées en sourdine par le tintement des pièces de vingt francs que les trésoriers viennent chercher avec recueillement.

Au Revoir! chantent avec entrain nos choristes, et la séance se termine par la prière.

Enfin pour reconforter un peu nos jeunes confrères, dont quelques-uns viennent de fort loin, on les fait passer un à un devant une table garnie de gâteaux et de verres de sirop, où chacun vient reprendre des forces pour le retour.

Telle a été cette soirée : fort agréable pour nous. Puissent nos confrères en dire autant!!

P.-S. *Note de la Rédaction.* — Tous nos bienfaiteurs, sans doute, mais ceux de Paris en particulier, apprendront avec plaisir que leurs petits protégés se sont vaillamment conduits à la dernière Exposition des travaux, à laquelle participent les Œuvres de la capitale.

Les internes de Ménilmontant ont enlevé douze médailles, dont trois exceptionnelles et trois mentions; les externes ont eu, eux aussi, des succès très convenables.

Ces petits triomphes donnent la note de l'enseignement professionnel que reçoivent les enfants de D. Bosco; pour les jeunes ouvriers, c'est un précieux encouragement; pour nos Coopérateurs, enfin, ce sera une satisfaction que nous avons le devoir de leur procurer.

AU JOUR LE JOUR

L'ORPHELINAT S. GABRIEL.

Une des plus touchantes manifestations de la charité est, à notre sens, celle qui s'adresse aux orphelins, à ces pauvres enfants sans famille, sans ressources, presque fatalement condamnés à devenir des vagabonds et des mauvais sujets, qui les tire de leur abandon. leur donne le gîte, le couvert, l'instruction élémentaire, qui remplace pour eux les soins, la sollicitude de la famille absente et les met en possession d'un métier.

Lille possède une de ces fondations si chrétiennes et utilitaires.

L'orphelinat Saint-Gabriel fut fondé au lendemain de la guerre de 1870 et confié aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Mais, outre que le nombre des pensionnaires était fort restreint, la direction des Sœurs, suffisante pour des enfants, n'avait pas l'autorité nécessaire lorsque les orphelins arrivaient à l'adolescence.

On songea alors à la Société des Salésiens, qui a accompli tant de merveilles dans les orphelinats quelle a fondés et dirigés.

Dom Bosco lui-même vint à Lille; il s'intéressa à notre orphelinat qui, aujourd'hui, ne compte pas moins de 150 pensionnaires. Il y détacha quelques-uns de ses prêtres, à la tête desquels il mit l'abbé Bologne qui, déjà, à Marseille, avait dirigé un important établissement de ce genre et dont le zèle, le tact, la bonté ont produit à Lille les meilleurs fruits.

Il faut visiter l'établissement de la rue Notre-Dame pour comprendre l'excellence de cette institution et sa bienfaisante influence.

Installé dans une ancienne fabrique, l'orphelinat en occupe toutes les dépendances, et faut-il le dire, malgré les vastes proportions de la maison, il s'y trouve déjà à l'étroit.

Cela s'explique.

Les prêtres Salésiens, qui ont une grande expérience de la jeunesse, ont observé que presque toujours les résultats si laborieusement obtenus par les éducateurs des orphelinats étaient compromis, lorsque, pour apprendre un état aux enfants, il fallait les envoyer travailler au dehors; que souvent ces jeunes apprentis rapportaient à la maison des propos et des habitudes d'ateliers peu conformes à la discipline, et que cet esprit fâcheux, s'étendant de proche en proche, gagnait jusqu'aux plus jeunes pensionnaires.

Pour remédier à ce mal, il fallait créer des ateliers à l'intérieur même de la maison. C'était une grosse entreprise, mais l'on n'a pas hésité. Neuf ateliers d'apprentissage, dirigés par d'habiles ouvriers sous la surveillance constante des prêtres salésiens, fonctionnent à souhait.

Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter l'exposition qui est ouverte tous les jours, jusqu'à la fin du mois, dans une des salles de la maison.

L'imprimerie, la lithographie, la galvanoplastie, la reliure, la menuiserie, la serrurerie-poêlerie, la ferblanterie, la cordonnerie, la confection des vêtements, sont représentés par de nombreux objets, d'un travail très soigné, souvent même très délicat, et fait entièrement par les orphelins.

Une visite à cette exposition renseigne à merveille sur le valeur de l'école professionnelle de l'orphelinat St-Gabriel.

Evidemment, les jeunes gens — le plus âgé n'a pas vingt ans — qui arrivent déjà à produire de telles œuvres savent leur métier, ce ne sont plus des apprentis; et, lorsque après le service militaire ils se disperseront dans les ateliers de la ville, ils seront d'habiles ouvriers ayant en main un outil suffisant pour leur assurer une existence honnête.

Un avantage de ces ateliers est de supprimer toutes les pertes de temps de l'apprentissage, tel qu'on l'entend malheureusement trop souvent aujourd'hui.

Dans les ateliers ordinaires, l'apprenti est un gamin chargé de faire les courses, qu'on n'initie aux secrets du métier, dont on ne forme le corps et la main que lorsqu'on en a le temps, qui, ordinairement, est obligé d'apprendre seul, qui n'est en tous cas un objet de sollicitude qu'accidentellement, ce qui fait que la race des bons ouvriers tend de jour en jour à disparaître.

À l'orphelinat St-Gabriel, au contraire, l'apprentissage est sérieux; conduit, dirigé, surveillé avec une sollicitude de tous les instants, l'enfant apprend mieux et plus vite, il s'intéresse davantage à sa profession, il la prend plus à cœur, et à l'âge où les jeunes gens sont à peine aptes à faire ce qu'en termes d'atelier on appelle un demi-ouvrier, ils sont, eux, des ouvriers complets à qui on peut confier les besognes les plus délicates, des ouvriers qui, chose rare aujourd'hui, savent travailler lentement, c'est à dire

soignent les moindres détails et ne se bornent pas à donner un aspect propre à ce qui frappe le regard.

Ce travail des orphelins est une des ressources de la maison, ressource bien insuffisante si la charité jusqu'ici n'était venue à la rescousse, car tous ne travaillent pas, les plus jeunes, jusque treize ans, vont à l'école et même pour les ouvriers, chaque jour, un certain nombre d'heures sont enlevées au travail manuel et consacrées à l'étude.

Excellent procédé qui complète leur instruction pour en faire, non des savants, mais des esprits ouverts, des intelligences développées : ce qui leur permettra de mieux lutter contre les difficultés de la vie et les fera les premiers dans leur profession.

Tout est rapporté, sacrifié à l'avenir de ces enfants, et c'est ce qui rend si intéressante cette œuvre de l'orphelinat : ce qui lui a valu jusqu'ici tant de sympathies.

Mais ici, comme dans toutes les œuvres de charité, on vit au jour le jour, s'en remettant à la Providence pour assurer le lendemain.

Or, l'action providentielle ne peut se manifester que par le canal des libéralités humaines. Elle continuera à s'exercer, nous en sommes convaincus, et les catholiques auront à cœur d'être ici les complices de la Providence, mais ils feraient bien peut-être, de se presser un peu. Ce qui ne veut pas dire que la source des générosités soit tarie, au contraire. Ainsi, il y a huit jours, un homme que nous ne nommerons pas, comprenant les avantages qu'il y aurait, au point de vue du temps gagné et de la fatigue épargnée, à faire transporter en voiture les objets pesants fabriqués dans la maison, a donné à l'établissement un superbe cheval, une bête ravissante ; par malheur, on n'a pas de voiture et cette libéralité jusqu'ici est sans grand effet : mais tout vient à temps aux hommes de foi... : la voiture viendra, nous en sommes assurés et avec elle les ressources pécuniaires et les commandes aux jeunes orphelins.

L'œuvre est trop belle, trop admirable dans son but et ses moyens pour ne pas susciter de nouvelles générosités.

Jadis, dans les couvents d'ordres mendiants, lorsque le pain manquait, les religieux sonnaient la cloche et rarement ils sonnaient en vain. Nous faisons comme eux en ce moment, nous sonnons : nous sonnons, non pour nous, mais pour les orphelins, pour ces pauvres enfants sevrés des joies du foyer et nous voulons l'espérer, nous non plus, nous n'aurons pas sonné inutilement.

A bon entendre...

C. KELKUN

La Dépêche (de Lille) 24 Août 1887

VOYAGE DE MGR. CAGLIERO

sur les Cordilières et son arrivée à Conception.

(Suite)

Départ de Chillan - M. le Vicaire Capitulaire - Arrivée à Conception. — A midi nous prenons le chemin de la gare. La municipalité a assuré un service d'ordre pour nous frayer un passage à travers la foule : le pays tout entier doit être là. Quand le train s'ébranle, tout ce monde se découvre et tombe à genoux pour re-

cevoir la bénédiction d'adieu. Le chef de gare avait offert à Monseigneur le compartiment réservé aux fonctionnaires supérieurs de la République : un Franciscain qui nous accompagne à Conception au nom de sa communauté, MM. Lucas Becerra et Sanmartin, y prennent place à nos côtés.

Trois heures de voyage nous rendent à la dernière station qui nous sépare de Conception, éloignée de plusieurs lieues encore. Nous trouvons là M. le Vicaire Capitulaire et M. le Supérieur du Séminaire. D. B. Cruz dit à Monseigneur : *Benedictus qui venis in nomine Domini*, et se jeta dans ses bras avec effusion ; puis il voulut apprendre de la bouche même de l'intéressé tout ce que nous savons déjà au sujet de l'accident.

A son tour, l'Évêque exalta la foi du Chili, qui lui avait fait une si profonde impression. Mais D. B. Cruz voulait surtout entendre parler de D. Bosco.

A 5 heures du soir le train entra en la gare de Conception.

C'est une station de premier ordre, très belle et très vaste, pas assez grande cependant pour contenir la foule qui l'avait envahie.

Je mis la tête à la portière et reculai tout saisi : on aurait pu marcher sur toutes ces têtes, tant elles étaient près les unes des autres !

Le train s'arrête : un cri formidable, assourdissant, s'élève aussitôt : — Vive Mgr. Cagliero ! — Vive D. Bosco ! Vive l'Évêque salésien ! Vive l'Apôtre de la Patagonie !.... Il nous fallut 20 minutes pour sortir de la gare ; sur le parcours les acclamations ne cessent pas.

De la gare à la Cathédrale. — Sur le trottoir se tenait la jeunesse catholique, qui avait réclamé l'honneur d'être la garde du corps de l'Évêque. Et ce n'était pas une sinécure : vingt fois la foule a failli étouffer celui qu'elle acclamait.

Monseigneur, qui avait débouché en descendant de wagon, s'avancait, soutenu par M. le Vicaire Capitulaire et un capitaine qui remplit son charitable office jusqu'à la voiture. Pour nous, l'empressement de la foule et le souci de nos bagages nous ayant séparés de Monseigneur, nous n'avons pu le rejoindre qu'à la cathédrale. Entraînés, tantôt à la suite de la voiture, tantôt dans des rues détournées prises par tel ou tel groupe pour avoir une meilleure place, nous avons vu cependant l'ensemble de cette scène unique. Les grilles des jardins, les murs, les arbres, tout fourmillait de grappes humaines ; les mouchoirs s'agitaient continuellement et les vivats enthousiastes sortaient, toujours nourris, de milliers de poitrines.

Je m'attendais bien à une réception solennelle pour Monseigneur, en pensant à ce que l'on avait fait pour nous, ses pauvres fils.

Mais la réalité dépassait toutes nos prévisions ; le spectacle était grandiose, imposant : ce peuple connaît la dignité d'un Évêque.

Bientôt, les séminaristes, les élèves de tous les collèges, et 800 hommes qui avaient clôturé

par la Communion du matin, une retraite donnée chez les Jésuites, vinrent se joindre au cortège. Le clergé n'avait eu qu'à annoncer l'arrivée de l'Évêque pour préparer cette démonstration.

Le journal catholique de Conception y avait aussi contribué pour sa large part, en recommandant d'accueillir Monseigneur comme il le mérite. M. le Vicaire Capitulaire, qui a été l'âme du mouvement, peut être satisfait : le succès de son zèle a été merveilleux.

Un député catholique de la ville avait mis à la disposition de l'Évêque une splendide voiture de gala.

La voiture mit une demi-heure à gagner la cathédrale. A tout instant la garde du corps empêchait quelqu'un de passer sous les roues.

Quel singulière coïncidence ! Cette réception, le jour des Rameaux, nous donnait une idée de l'entrée triomphale de notre divin Sauveur dans la ville de Jérusalem, voilà bientôt vingt siècles. — Une seule fois, me disait D. Herrera, une seule fois, j'ai vu un pareil concours : c'était le jour où notre évêque, Mgr. Sala, revenait du Concile en 1870. Mais la raison de cet empressement était facile à comprendre. Mgr. Sala, prélat d'une haute science et d'une grande piété, gouvernait, depuis 30 ans, l'Église de Conception : aujourd'hui c'est un tout jeune Évêque, étranger, tout à fait inconnu, et cependant....

A la cathédrale - Discours de Mgr. Cagliero. — Bien avant l'arrivée de Monseigneur, 7000 personnes avaient déjà pris place dans la vaste église qui ne peut cependant guère recevoir plus de monde ; un plus grand nombre dut rester sur la place. Celui qui était l'objet de cet empressement ne pouvait en croire ses yeux. Reçu par le vénérable Chapitre, sur le seuil de la cathédrale, il s'avançait lentement vers l'autel ; et nous étions, nous autres, toujours noyés dans la multitude.

Je croyais que Monseigneur, dans l'état où il était, et dans un aussi grand vaisseau, n'oserait pas cette fois s'aventurer à dire même un simple mot. Le bruit n'avait pas encore cessé complètement, que sa voix un peu saccadée peut-être, mais vibrante, se fit entendre tout à coup. « Peuple du Chili, disait l'Évêque, peuple catholique et plein de foi, je te salue et je te dis merci. Déjà on m'avait appris que tu es vraiment chrétien, et je le croyais : maintenant, je le vois ; ces témoignages de respect, cet accueil et ce triomphe inattendus parlent bien haut. On t'appelle *bigot* : sois saintement fier de cette injure comme d'une gloire.

» Tu seras heureux si tu gardes ta foi : c'est une couronne que nulle autre saurait égaler. Je comprends maintenant le secret de ta valeur, de ton héroïsme devant l'ennemi ; une armée qui pratique ce qu'elle croit, ne craint plus : quand elle ne peut vaincre, elle sait se sacrifier et mourir : reculer, jamais. Et ton armée, c'est toi, c'est ton âme catholique animant ton corps vigoureux, et lui donnant, pour le soutenir, la charité, l'amour de Dieu et l'amour de la patrie.

» Une nation qui garde sa foi est invincible.

» Enfants bien aimés, me voici au milieu de vous : j'ai fait, pour venir vous trouver, un long et pénible voyage de 300 lieues ; mes frères, les Salésiens, m'ont accompagné. Voilà 5 mois que j'ai quitté les bords de l'Atlantique pour venir, en face de l'Océan Pacifique, répondre aux désirs exprimés du Souverain Pontife Léon XIII. « Allez, m'a-t-il dit à mon départ d'Italie, allez » et faites-moi chrétienne la Patagonie ; puis » plantez les tentes salésiennes dans ces lointaines » républiques de l'Amérique du Sud. » Et me voici au milieu de vous ; le Vicaire de Jésus-Christ m'y envoie : ne voyez-vous pas dans cette attention une preuve de son amour pour vous ? Léon XIII a pour tous ses enfants un amour qui embrasse toutes les âmes ; mais je crois pouvoir vous dire : les catholiques du Chili et le clergé si plein de zèle qui s'occupe de leur salut, tous, ont dans le cœur du grand Pontife une place à part.

» Ma Mission est loin d'être terminée. Il s'en faut de beaucoup que la Patagonie entière soit chrétienne ; je n'ai pu en visiter que la partie septentrionale. Mais dans ce désert immense, il y a déjà des adorateurs du vrai Dieu et j'ai la confiance qu'ils iront toujours se multipliant.

» A côté des périls, des privations, des souffrances de toutes sortes, nous avons eu, mes chers collaborateurs et moi, de bien douces consolations ; nos faibles efforts, par la grâce de Dieu, ont amené des résultats considérables ; Marie Auxiliatrice a travaillé pour nous.

» Une tribu entière a été gagnée à Jésus-Christ ; c'est la tribu du cacique Sayhueque. Ce chef, qui était, il y a quelques années à peine, la terreur du désert et des républiques limitrophes, il vient d'humilier sa sauvage fierté devant la croix ; il a ouvert les yeux à la lumière de la vérité : lui et ses sujets, au nombre de 1400, ont embrassé notre sainte religion.

» Ces bénédictions répandues sur notre ministère, je pourrais vous les énumérer bien nombreuses : toutes vous montreraient Dieu opérant par nous, pour nous et avec nous, donnant la fécondité à nos sueurs, selon ce mot de l'Apôtre : *Qui incrementum dat, Deus*. Puis l'épreuve est venue ; au lieu de travailler, j'ai dû souffrir. Nous avons donné, sur notre route, cinq missions aux *avanzados* chiliens qui ont fait parfois de longues courses pour voir le Missionnaire.

» C'est parmi ces bons chrétiens que nous avons été le plus consolés.

» Maintenant, je dois employer les forces que le bon Dieu m'a rendues, à répondre aux désirs les plus chers de D. Bosco, connu et aimé de vous ; sous les yeux et avec l'appui de l'autorité diocésaine, nous allons fonder une école professionnelle. Les fils du pauvre apprendront, avec un métier, le secret de gagner honnêtement un morceau du pain ; mais ce que nous voulons surtout leur apprendre, c'est l'art si précieux de gagner le ciel en sauvant leur âme ; et le dernier mot de cet art, c'est une éducation solidement religieuse qui les prémunisse contre les dangers

de la corruption, si terribles et si nombreux, au siècle où nous sommes.

» Tous les âges ont leurs périls : mais la jeunesse en rencontre de redoutables ; et plus que tous, elle est incapable de se relever, si une main amie ne vient à son aide. Quand l'impiété a corrompu la jeunesse, elle fait de toute une génération son esclave ; à vous donc, prêtres, à nous, chrétiens, d'opposer la digne d'une action généreuse, puissante, complète, au torrent du mal, qui menace d'entraîner ces malheureux enfants. »

Monseigneur termina en ajoutant quelques mots sur D. Bosco, la Congrégation Salésienne et son but, le nombre des enfants élevés dans les Oratoires de l'Europe et de l'Amérique ; enfin il pria le peuple de Conception, de coopérer à nos œuvres et de veiller sur notre école professionnelle de St. Joseph.

Le chant du *Te Deum* et la bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par M. le Vicaire Capitulaire, ont clôturé cette belle cérémonie.

Monseigneur au chevet de notre confrère malade - Guérison inespérée - Aimable charité des habitants de Conception. — Au sortir de l'église, Monseigneur voulut se rendre sur le champ auprès de notre confrère malade, bien que la nuit fut déjà venue. Il le trouva assez mal, mais le danger prochain paraissait avoir disparu. Après lui avoir parlé un peu, il lui donna la bénédiction de Marie Auxiliatrice, l'exhortant à implorer en toute confiance cette bonne Mère, parceque, ajouta-t-il : *Infirmitas hæc non est ad mortem*. Ce n'est qu'une épreuve et les épreuves passent ; il ne reste que les mérites pour qui a su les amasser par la résignation. Ce fut une prophétie. De ce moment, le mieux ne fit que s'accroître : et hier, saint jour de Pâques, pour la première fois, Buzio prenait place à notre table.

Malgré son désir et le nôtre, Monseigneur dut se loger hors de notre maison ; M. Spiridion Herrera l'a installé dans son Orphelinat de la Providence où rien lui manque ; il se plaint même d'avoir tout à souhait.

Le clergé séculier et régulier, que nous avons trouvé à la gare s'empessa de venir présenter ses hommages à l'Évêque Missionnaire. Les personnes marquantes de la ville, les Autorités elles-mêmes vinrent ou envoyèrent prendre de ses nouvelles.

Monseigneur assure qu'il est à peu près guéri. *Deo gratias !*

Conclusion. — J'ai fini. Si je ne savais combien les plus petites nouvelles de vos fils vous sont chères, je vous prierais de me pardonner une aussi longue lettre. Monseigneur me charge de vous dire sa vénération. Il salue et bénit tous nos confrères, tous nos Coopérateurs d'Italie et d'Europe ; il se recommande à leurs bonnes prières et demande un souvenir spécial pour tout ce qu'il doit accomplir au Chili.

Los Angeles, Traiguén, près de l'Araucanie, Talca, Valparaiso, Santiago, auront sa visite : on demande des Salésiens partout.

Je vous tiendrai au courant. Dom Fagnano me confie mille bonnes choses pour vous.

L'accident de Monseigneur Cagliero l'a fait venir de Buenos-Ayres ; arrivé hier ; il compte repartir pour Punta Arenas et la Terre de Feu quand il aura vu Mgr. l'Évêque d'Ancud. Vos fils du *Taller de St. José* (Ecole professionnelle de St. Joseph) D. Milanésio, D. Panaro, tous vous demandent votre paternelle bénédiction.

Pour moi, je vous baise la main et je vous prie de la lever souvent pour me bénir, pour bénir mes confrères, notre Maison et nos bienfaiteurs : Votre bénédiction et vos prières donneront l'élan à cette humble maison de St. Joseph qui est née d'hier. C'est le désir ardent de

Votre fils tout affectionné en Notre Seigneur

P. EVASIO RABAGLIATI

MGR. CAGLIERO AU CHILI.

Monseigneur prêche aux premiers enfants recueillis dans la Maison Salésienne de Conception. — En dépit de l'humidité, assez persistante pendant quelques jours, Monseigneur achevait de se remettre ; et comme il goûte fort la maxime : *in labore requies*, il se tailla bien vite de la besogne.

Il se mit à célébrer la Messe dans chaque communauté religieuse, sans oublier de rompre partout le pain de la parole. L'Hospice du Sacré-Cœur, les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs allemandes, l'église de la Providence, le Séminaire, eurent tour à tour des allocutions : la charité, la Très Sainte Vierge, la Providence, les devoirs de la vocation ecclésiastique, en fournirent le thème.

Mais l'infatigable Evêque fut particulièrement heureux dans l'entretien qu'il donna à nos enfants. Notre modeste chapelle lui rappelait sans doute le Sanctuaire de l'Oratoire de Valdocco, si pauvre aussi, il y a 30 ans, et où il avait prié si souvent ; cette vingtaine d'orphelins, germe de nos Œuvres au Chili, lui remettait devant les yeux cette vingtaine d'enfants qui furent les premiers de cette famille, depuis si nombreuse, donnée par la Providence à D. Bosco.

Après la Messe, Monseigneur trouva, pour dire un mot à son auditoire, de ces accents qui vont au cœur parcequ'ils en viennent.

Les 600 communions et les prières qui se font chaque jour à l'Oratoire de Turin ; les 1000 enfants qu'il abrite, mis en regard avec le troupeau naissant de Conception ; le bonheur d'être, de préférence à tant d'autres, la pierre angulaire de l'édifice de labour chrétien et de bon exemple, que St. Joseph veut élever au Chili ; la triste condition des enfants qui n'ont point encore trouvé St. Joseph et Marie Auxiliatrice pour remplacer le père, la mère, partis pour le ciel ; les miracles de la Providence, sur lesquels on doit compter, pourvu qu'on s'en rende digne par la bonne vo-

lonté complète, voilà le résumé bien pâle d'une allocution bien belle.

Puis, insistant sur ce point que la maison sera ce que la feront les premiers enfants, chargés de la fonder, pour ainsi dire, Monseigneur ajoute que seule l'affection pour les maîtres est le secret de toutes les merveilles. Les Salésiens aiment la jeunesse: Dom Bosco leur a enseigné l'art de cet amour, auquel rien ne résiste; mais les enfants doivent se laisser aimer, c'est-à-dire obéir à leurs maîtres, les respecter, leur faire plaisir.

Une dernière recommandation termine cette instruction si opportune et si complète: ne point envier les enfants des riches qui sont élevés dans de grands et beaux collèges: trop souvent, hélas, ils y apprennent la science du vice; les enfants de Dom Bosco apprennent, avec le moyen de gagner honnêtement leur pain, la science du salut, par la pratique constante de la vertu.

Besoins spirituels de l'Araucanie - Voyage à Traiguén - Retour à Conception. — Monseigneur le Vicaire Capitulaire pria Monseigneur de visiter l'Araucanie, où 80,000 âmes sont privées de secours spirituels; sur ce nombre, il y a beaucoup d'Indiens: tous sont disposés à recevoir le Baptême; mais il faut les instruire. La moisson est abondante; elle est mûre: les bras manquent pour la recueillir.

Une carte du Chili, envoyée par M. le Vicaire Capitulaire, indiquait à l'Évêque les places qu'il s'agit d'enlever tout d'abord: 4 petits points rouges les désignent, et une note placée au bas de la page les nomme: *Traiguén, Temuco, Angol, Los Angeles*. Ainsi, des quatre futures maisons Salésiennes, deux seront installées au cœur de l'Araucanie et deux vers la frontière.

Le 21 avril, après un jour et demi de voyage, Monseigneur, M. le Vicaire Capitulaire et D. Raggiati arrivaient à Traiguén, tandis que D. Fagnano allait, de son côté, trouver le nouvel Évêque d'Aneud, qui a juridiction sur la Terre de Feu et Punta-Arenas. Angol, où il fallut coucher, accueillit admirablement ses trois hôtes. Une foule immense attendait à la gare: la musique salua les voyageurs; la sérénade se prolongea longtemps après le souper, auquel assista M. le Préfet qui s'était empressé de venir complimenter Monseigneur. Ce haut fonctionnaire, appelé ici *intendant*, est un homme distingué; il parle, en connaissance de cause et avec un grand tact, de l'Europe et de ses conditions politiques.

Le lendemain soir, on débarque à Traiguén. On eut encore le temps, avant la nuit, d'aller voir les deux emplacements que M. le Vicaire Capitulaire a procurés aux Salésiens. La position est magnifique. Ils sont à peu de distance l'un de l'autre; de sorte que l'église paroissiale sera tout près du Collège. Pour le moment, une chapelle bien pauvre, desservie par un Franciscain, pouvoit à grand peine aux besoins religieux des Indiens d'alentour, et de la population de Traiguén, qui compte environ 3000 habitants,

tous agriculteurs, Chiliens, pour la plupart, puis Allemands, Français et même Italiens.

Cette petite ville, par sa position géographique, est déjà un centre commercial; mais elle prendra une importance considérable quand le chemin de fer, actuellement en construction, l'aura reliée à Angol.

La pluie empêcha de pousser jusqu'à Temuco, tout à fait au centre de l'Araucanie; du reste Monseigneur avait hâte de régler toutes choses à Conception, pour repasser les Cordilières et visiter les Maisons de la République Argentine. En conséquence, le lendemain matin, malgré la pluie, on reprit le chemin d'Angol; les chevaux avançaient avec peine sur un sol glissant, et plusieurs fois les voyageurs faillirent revenir à Traiguén, pour y attendre le beau temps. Un des nombreux attelages de bœufs qui sillonnaient la route, les tira d'embarras; la nuit les trouva à Angol et le lendemain soir ils rentraient à Conception. Angol réclame aussi des Salésiens; c'est une ville assez considérable et pleine d'avenir; l'Évêque, là encore, a fait une promesse qui a causé une grande joie.

Monseigneur donne la première Conférence des Coopérateurs Chiliens. — On désirait généralement que Monseigneur, avant son départ, assurât sur les bases de toutes nos Maisons la nouvelle fondation, en réunissant les futurs Coopérateurs.

A l'heure et au jour indiqués, l'élite de la ville se pressait dans notre chapelle, devenue insuffisante. Le Prélat dut exposer l'Œuvre *ab ovo*, devant des auditeurs qui ne la connaissaient qu'imparfaitement.

Dom Bosco, ses principes et sa méthode d'éducation, les difficultés, les obstacles, les persécutions de tout genre qu'il a dû vaincre ou esuyer, sa vie tout entière enfin, l'orateur a tout exposé avec un véritable bonheur, et avec l'autorité que lui donnent 35 ans passés auprès de cet ouvrier de salut.

Parlant ensuite des Coopérateurs d'Europe: « Si notre Congrégation, dit-il, si jeune encore, est déjà si grande; si elle a pris une telle extension et conquis le respect et l'amour de tant de peuples divers, après Dieu et Marie Auxiliatrice, nous le devons à cette armée innombrable et puissante de bons catholiques, qui se sont rangés sous notre bannière, et grossissent tous les jours les cohortes Salésiennes, afin d'arracher la jeunesse aux sectes impies, acharnées à la perdre en lui ôtant la foi.

» Pie IX, de sainte mémoire, réclama l'honneur d'être inscrit le premier sur la liste des Coopérateurs; puis, il daigna combler de bénédictions l'Œuvre naissante qu'il enrichit de très nombreuses indulgences, plénières et partielles.

» Léon XIII, aussi vivement préoccupé du bien de la société et non moins Père que son saint prédécesseur, a pour la jeunesse un amour qui prend toutes les formes; c'est ce qui lui a fait dire des Œuvres de D. Bosco: *Je veux en être non seulement le Coopérateur, mais encore*

le premier Opérateur. Les cardinaux, les archevêques, les évêques, les prélats, les prêtres, le clergé régulier, les communautés religieuses, des milliers et des milliers de catholiques vivant au milieu du monde, tous sont pour nous et travaillent avec nous; la victoire, nous l'aurons, parce que Dieu ne peut point ne pas bénir nos efforts, ne pas confondre nos ennemis qui sont aussi les siens. »

Monseigneur dit ensuite que si les riches peuvent plus spécialement soutenir la Maison par des aumônes, tout le monde doit la prière. Puis, les Oratoires des dimanches, leur organisation et leurs résultats; le dévouement de la noblesse turinaise qui n'a jamais rougi de se mêler aux pauvres, de leur parler amicalement, de leur faire le catéchisme; les dames les plus distinguées, surprises en train de raccommoder de leurs mains patriciennes les vêtements plus que modestes des fils de D. Bosco; les saintes industries, les aimables ruses mises en œuvre pour subvenir aux nécessités des pauvres de Jésus-Christ, l'opérateur énuméra tout, en homme qui sait, qui a vu, qui se souvient. Il conseilla ensuite la diffusion des bons livres, en montrant quel levier cette propagande peut fournir pour faire le bien. Des publications pernicieuses, une presse éhontée distillent leur venin dans les âmes: à nous de donner le contre-poison par des lectures chrétiennes, par la presse catholique, par tout ce qui instruit et rend bon.

Enfin, Monseigneur termina par un exposé des obligations et des avantages attachés à la qualité de Coopérateur.

Un *Pater*, tous les jours, en l'honneur de St. François de Sales et aux intentions du Souverain Pontife, sans aucun lien de conscience, d'ailleurs, voilà le moyen de s'assurer des trésors spirituels incalculables. Dans le Diplôme, qui les indique tous, on voit, par exemple, qu'un Coopérateur peut gagner une indulgence plénière chaque fois qu'il fait la sainte Communion; s'il s'agit d'un prêtre, cette indulgence est attachée à la célébration du saint Sacrifice, et tous ces suffrages sont applicables aux âmes du Purgatoire.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE.

Vie Populaire de Saint Augustin, évêque d'Hippone, par Dom BARBERIS, prêtre salésien, docteur en théologie et maître des novices. — Un très beau volume in-12 de 450 pages. Prix 3,75 (Se vend au profit des pauvres orphelins de Dom Bosco).

Fidèles à l'esprit de Dom Bosco, ceux qui le secondent dans son Œuvre de régénération ouvrière, s'attachent à sauver les âmes par un apostolat adapté le plus possible à leurs besoins: il n'est aucune des industries du zèle salésien qui n'en puisse fournir une preuve. La presse, véritable levier des idées, est devenue, entre les mains de qui s'en sert pour Dieu, un ins-

trument d'une puissance tout à fait providentielle. Vulgariser les ouvrages catholiques, et porter ainsi aux esprits cultivés, avec une doctrine sûre, un aliment substantiel, c'est là une des plus chères sollicitudes de Dom Bosco. Mais il cherche aussi et surtout, par ses écrits personnels comme par ceux de ses fils, le moyen d'atteindre les âmes fourvoyées et perverties par les mauvaises lectures, ou attardées dans l'indifférence religieuse.

De là, cette multitude de petites publications que les librairies salésiennes répandent avec une constance couronnée par le succès. Quand ils en parcourent le catalogue, certains — les doctes renforcés — peuvent sourire un peu parfois: en attendant, les petits livres vont leur chemin, et avec d'autant plus de facilité que beaucoup de gens pensent exactement comme notre bon La Fontaine: *Les longs ouvrages me font peur*, disait-il, et il l'avouait tout naïvement. Combien, autour de nous, n'ont pas le même courage! C'est à ceux-là, en particulier, que nous présentons un livre nouveau, pas bien gros, et point long du tout: une *Vie populaire de St. Augustin*. C'est toujours la vieille histoire: *non nova sed nove*. Les hagiographes n'avaient pas encore songé à parler des Saints à tous et pour tous. Dom Barberis l'a essayé. Deux éditions italiennes enlevées coup sur coup, ont donné à l'essai une valeur démonstrative convenable. De là à traduire le livre en français, il n'y avait pas loin: c'est fait. Et c'est fait comme on le désirait: la traduction conserve au récit le charme de simplicité et l'onction persuasive qui caractérisent l'écrivain; le style, vif et attachant, a le don de mettre à la portée de tout le monde avec un égal bonheur, les clartés d'un solide enseignement théologique, et des aperçus très élevés sur l'homme, sur l'évêque et sur le saint.

Le plan embrasse, en cinq livres, tout ce que l'on peut souhaiter de connaître sur St. Augustin: jeunesse avec ses égarements de l'esprit et du cœur, conversion, apostolat, doctorat, caractère et vertus de l'illustre converti.

L'auteur a été aux sources, il a consulté toutes les vies déjà publiées; on voit l'homme qui cherche et qui met admirablement en œuvre ce qu'il a trouvé. Le travail d'ensemble, d'ailleurs très personnel, emprunte un caractère de saine originalité à certains chapitres ou appendices, vraiment précieux, chacun dans leur genre.

Ainsi, on trouvera, réunies sous des titres qui facilitent les recherches, un nombre considérable de sentences et pensées de St. Augustin, sur les points principaux de la croyance catholique: trésor inestimable, patiemment glané dans les écrits du saint Evêque d'Hippone; puis, c'est une chronologie exacte qui permet de le suivre pas à pas, pour ainsi dire, à travers les hontes de ses égarements et les splendeurs de son repentir.

Pour ceux qui peuvent et veulent savoir, Dom Barberis donne un magnifique chapitre du Père Ventura: *La science et le génie de saint Augustin* (1). Cette étude vigoureuse et profonde

(1) *Cours de philosophie*, tome II.

envisage sous ses différents aspects, la trinité humaine du génie chrétien: St. Paul, St. Augustin et St. Thomas: c'est le portique d'un splendide parallèle entre Platon et St. Augustin.

Enfin, on trouve une fort belle dissertation qui a pour but de fixer l'endroit précis où le fils de Monique s'était retiré pour se préparer au saint Baptême.

Dom Barberis a reçu de S. E. le cardinal Lavigerie une lettre que nous tenons à reproduire ici:

Paris, 24 mai 1887.

Mon Révérénd Père,

Je viens de lire, avec autant d'édification que d'intérêt, votre Vie de St. Augustin, en langue italienne. Je suis donc heureux d'apprendre que cet ouvrage va être traduit en français. Nous avons, à la vérité, en France, plusieurs histoires de St. Augustin, qui ont chacune leur mérite propre; mais leur étendue ne permet pas de les mettre entre les mains de tous les fidèles, tandis que la vôtre est une œuvre vraiment populaire.

J'ai la confiance que Notre-Seigneur lui fera porter d'heureux fruits pour le bien des âmes et pour l'honneur de notre grand Docteur africain.

Je suis très touché des souvenirs que vous me rappelez et je vous prie de croire à tous mes sentiments les plus dévoués en N.-S.

† CH. CARDINAL LAVIGERIE.

Nous souhaitons de tout notre cœur que cette Vie se répande promptement en France où malheureusement les Augustins ne sont pas rares; les âmes qui n'ont jamais cessé d'être à Dieu, y trouveront, elles aussi, des enseignements et des grâces. — Afin d'empêcher toute hésitation, on a porté le prix aux dernières limites possibles du bon marché, pour un volume auquel on n'a rien ménagé. Papier fort et de choix, caractères elzéviens, vignettes, frontispices, lettres ornées, ravissants culs de lampes, quatre belles gravures dans le corps de l'ouvrage, plus un très beau portrait de St. Augustin, format élégant et commode, riche couverture, voilà qui peut donner une idée du soin apporté à cette publication. A tous ces sacrifices, les librairies salésiennes ne demandent qu'à en ajouter d'autres. De très fortes remises seront faites aux personnes, communautés, collèges, cercles catholiques, bibliothèques populaires, etc., etc. sur les exemplaires pris en nombre. C'est un très bel ouvrage pour distribution de prix. On ne trouve pas tous les jours l'occasion d'accomplir une bonne œuvre en faisant une bonne affaire: tout le monde, nous l'espérons, se procurera ce double plaisir dès la mise en vente du livre: elle aura lieu dans quelques jours.

A travers l'Hémisphère Sud ou mon second voyage autour du monde (Sénégal, Portugal, Brésil, République Argentine, Chili, Pérou) par ERNEST MICHEL. — Un fort volume in-8°; Palmé, 1887 (1).

(1) En vente: à la Librairie du Patronage St. Pierre, place d'Armes, 1, Nice; à Paris: chez Victor Palmé, 76, rues des Saints Pères. — Prix: 6 francs. Franco par la poste: 7,00.

Les récits de voyage de M. Ernest Michel sont, sous une forme attrayante, une mine précieuse d'informations économiques, et un enseignement permanent de vérités sociales fondamentales. Il a grandement raison de désirer que les jeunes gens français appartenant aux classes riches, fassent des voyages d'étude sur le plan et le modèle du sien.

Nous aurions plus d'hommes de capacité, et nous jugerions mieux les questions de politique étrangère et de concurrence internationale.

Nous avons, en son temps, rendu compte de son premier voyage autour du monde, qui contenait des observations si intéressantes sur la Chine, l'Inde, le Japon, les États-Unis et le Canada. Le deuxième voyage doit avoir 3 volumes, et c'est le premier seulement, qui est publié aujourd'hui.

Il est consacré tout entier à l'Amérique du Sud, aux pays colonisés par les Portugais et les Espagnols.

Ce sont ceux qui offrent en ce moment les avantages les plus considérables aux émigrants européens. Avant un demi-siècle, ils joueront, au point de vue économique, un rôle aussi important que les États-Unis. Les agitations politiques ont retardé beaucoup leur développement, au moins pour les Républiques d'origine espagnole.

Quoique ces pays soient catholiques, M. Ernest Michel ne dissimule pas les vices de leur constitution sociale. Il est avant tout observateur éclairé et écrivain impartial. C'est ce qui lui a donné une si grande autorité auprès du public instruit.

CLAUDIO JEANNET.

Le Secret de la paix sociale (1), étude dédiée à M. le comte Albert de Mun, par M. l'abbé A. M. ORRY, aumônier du Cercle catholique de St. Seurin de Bordeaux (Vente au profit des Syndicats professionnels).

Dans une préface qu'il faut lire pour pénétrer le sens de l'ouvrage, l'auteur assigne, avec M. de Mun, une cause prédominante, à l'état de trouble social où nous vivons: « L'antagonisme des classes, qui se révèle de plus en plus violent. » Le remède à ce mal immense n'est autre que la *bonté pratique*. Le cœur est le code de morale le plus populaire; la *bonté* qui est « le produit naturel du cœur » résume toutes les affections bienveillantes: mais elle prend un nom particulier là où elle manifeste son action. M. l'abbé Orry, en envisageant les différents points de vue de cette vertu, offre, pour ainsi dire, « une petite anthologie de la Bonté. »

(1) Un vol. in-12°. Librairie du Patronage St. Pierre, place d'Armes, 1, Nice; Librairies internationales de l'Œuvre St. Paul, Paris, 6, rue Cassette; Fribourg (Suisse), 13, Grand Rue. — Prix: 1,00.

Avec permission de l'Autorité ecclésiastique - Gérant: MATHIEU GIUGLIOSI

Turin, 1887 - Imprimerie Salésienne.